

Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDHTM
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 39



Fêtes païennes des 4 saisons
Les solstices



Hommage à...
Dominique Venner



Témoignages
F. Lesade, C. Gérard, P. Conrad



ISSN 2110-7599
France : 5 €



Jean Mabire et le Solstice d'été



En couverture ;
feu de solstice
et portrait de Dominique Venner

Adhérez !

A remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

Adhésion simple (ou couple) 15 €
 Adhésion de soutien 20 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____

Ville : _____
Tel. : _____
Fax. : _____
Courriel : _____
@ _____
Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

L'assemblée générale 2013 de notre association s'est tenue en la ville d'Eu le 6 avril dernier. Nous avons procédé au renouvellement des membres du bureau avec cette année le retrait de notre président **Bernard Leveaux** qui a souhaité laisser vacant son mandat tout en restant à la disposition de la nouvelle équipe et assurer notre relais auprès de nos amis du Nord, de Flandre et de Wallonie.

A la tête de l'AAJM depuis six années, deux cycles de trois ans selon nos statuts, Bernard Leveaux a œuvré sans compter afin que la pensée et l'œuvre de Jean Mabire reste bien présente parmi nous et soit connue du plus grand nombre.

Par ces lignes, Bernard Leveaux, mon « *Commandant* », qu'il me soit permis au nom de tous les adhérents de notre association de t'exprimer tout notre respect et de saluer ta fidélité à la mémoire de celui qui fut notre éveilleur et référent : **Jean Mabire**. Notre association n'a jamais démerité durant les années de ta présidence ; bien au contraire le bulletin a trouvé grâce à toi son style et s'est illustré par la richesse de ses thèmes et des « plumes » qui ont permis à chaque numéro trimestriel de montrer une facette de la vie et de l'œuvre de Mait'Jean. Sans parler de ta grande mobilisation à être le plus souvent possible présent pour tenir avec nous nos différents stands, ou encore à organiser des rencontres d'amis marquées par un franc succès. Je souhaite toutefois que tu continues à nous dispenser tes bons mots empreints de la rudesse de l'homme du nord et portés par ton accent flamand caractéristique.

Vous l'avez compris, adhérents et fidèles soutiens de notre combat pour la mémoire de Mait'Jean, il m'incombe aujourd'hui de reprendre le flambeau transmis par Bernard Leveaux et de lui succéder. Je mesure avec humilité et enthousiasme la responsabilité qui est mienne.

La préparation de ce bulletin N° 39 fut endeuillée par la mort volontaire de **Dominique Venner**.

Il avait témoigné de son engagement militant et de sa complicité avec Jean Mabire dans le précédent bulletin du printemps 2013. Les membres du bureau de l'AAJM saluent le combattant, le penseur, l'homme de lettres, l'historien, l'éveilleur de consciences qu'il fût et restera à jamais dans nos mémoires. Toutes nos fraternelles pensées vont à sa femme et à ses enfants. Ce bulletin du solstice d'été 2013 lui est dédié et nous lui rendons hommage dans ce numéro par l'entremise des plumes de certains de nos adhérents.

Vous allez découvrir ce bulletin N° 39 où nous respectons le cycle des saisons, le mois de juin, le Solstice d'été où les feux s'allument dans les campagnes et se répondent du haut des collines.

Pour nous le 21 juin n'est pas la fête de la musique, ce soir-là c'est le Solstice d'été, la Saint-Jean, la nuit la plus courte de l'année. Allumons nos feux, nos bûchers et fêtons le retour du soleil. Dansons, chantons autour du grand feu de joie. Que les jeunes couples sautent main dans la main au-dessus du brasier en signe d'amour et de fécondité !

Cette tradition cyclique de nos saisons, Jean Mabire en 1953 dans la revue **Viking** qu'il dirigeait, nous détaillait déjà le déroulement de cette fête ancestrale. Nous souhaitons, 60 ans après, en ce mois de juin 2013 vous faire partager certains de ses écrits et témoignages évoquant les Solstices d'été.

Benoît Decelle



Buûcher en flamme au Solstice 1994



FLAMME

ORGANE DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ DE JEUNESSE

N° 2
1^{er} Juillet 1948

Il est une catégorie de fêtes qui dépasse toutes les autres, car elles ne sont pas les extériorisations d'un phénomène philosophique ou politique ou même patriotique dans le sens actuel du mot, phénomène n'intéressant jamais qu'une partie de la nation.

Pour certains, le quatorze Juillet est une chose néfaste, symbole du déchaînement populaire, de l'ordre abattu, pour d'autres cette même date est un symbole de Liberté, le commencement d'une ère nouvelle. Ces deux groupes sont d'ailleurs minorités, car la majorité n'a pour cette fête qu'une tradition de saoulerie apportée par des générations de gens n'ayant retenu que le côté gastronomique et dansant de ce jour.

La mort d'un grand homme, la naissance d'un philosophe ou d'un père de la patrie sont choses périsposables. Une nation oublie vite.

Ces fêtes supérieures dont je vous parlais au début de cet article ne



périssent que lorsqu'une race se meurt. Pendant des millénaires elles sont célébrées fidèlement, et comme leur sens n'est pas codifié la plupart ne peuvent pas l'exprimer; cependant si des générations en renouvellent les manifestations extérieures, le sens profond reste toujours le même. Fêtes de la plénitude et du renouveau du Soleil, elles sont liées à la vie de la terre. Ces deux solstices survivant aux siècles et aux civilisations, en épousant le symbolisme et la marque extérieure, sont l'image de notre race qui elle aussi sous les différents modes de vie doit rester la même, conserver

sa force, sa vitalité, son esprit créateur.

La masse de notre population a oublié ces fêtes, surtout celle d'été, comme elle a perdu son génie et sa volonté de puissance. Mais nous pouvons être confiants et croire au Renouveau: quelques jeunes en effet ont retrouvé la voie, et comme il y a des milliers d'années, le maillon Franc des feux d'Europe s'est allumé.

R.L.





L'éternel retour du soleil vaincu

Jean Mabire nous a fourni une précieuse étude sur l'origine des peuples européens dans son *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*. Ce berceau, il le situe entre la presqu'île du Jutland et le golfe de Finlande. Sans contester pour autant les hypothèses variées sur la localisation de cette île au Nord du monde où la glace et le feu s'affrontent. Jean n'a jamais cru à une généalogie commune de l'homme – ce que de récentes découvertes sont venues confirmer mais que les *connaissants*, dont il était, n'ignorent pas. Ce dualisme opposant Athènes et Rome à Carthage et Jérusalem explique bien des choses ; il ne date pas d'hier et est toujours d'actualité. En dépit du discours ambiant colporté par les adeptes de la panmixie et du relativisme, il y a des spécificités, il y a des sensibilités ancrées profondément, une conscience du sang plus ou moins aiguë qui marquent des différences évidentes, des formes de génie immanentes. La race issue d'Hyperborée est caractérisée par l'amour de la liberté, le courage, la fidélité à la lignée, le sens de l'honneur, du réel et de la tragédie... Des caractéristiques qu'on n'enseigne évidemment pas dans les lycées et les universités.

Qu'elle se nomme Thulé, Hyperborée ou Atlantide, cette terre sacrée originelle porte en elle et déploie cette beauté nordique qui imprégnera aussi bien la statuaire grecque que cet art de la Renaissance où même le Christ est doté d'un physique dorien. L'âme européenne aura toujours su composer avec le christianisme. Ainsi au Moyen Age, dans la construction des cathédrales aux chapiteaux chargés de symboles païens, on trouve une perpétuation logique, références à la cosmogonie imprégnant des sanctuaires tels Stonehenge ou Externsteine. Mais contre les préceptes abrahamiques, se dressèrent aussi et surtout

des figures dissidentes, de l'empereur Julien à Frédéric II de Hohenstaufen, des écrivains et des poètes - période « romantique » -, des musiciens (Richard Wagner), des hommes de science (orientant leurs études sur les Indo-Européens, la langue sanscrite, les runes...). Autant de pionniers ou de mainteneurs désireux et soucieux d'exhumier ou de préserver des connaissances que le monothéisme oriental avait pensé pouvoir éradiquer. Arthur de Gobineau et Georges Vacher de Lapouge compteront parmi les précurseurs des mouvements völkisch et des Ariosophes, qui inspireront le baron Rudolf von Sebottendorf, fondateur de la Société de Thulé le 17 août 1918 en Bavière. Issu de cette société d'initiés, le corps francs Oberland ira combattre les Spartakistes et tout ce qu'ils représentaient d'anti-thuléen.

Toutes ces initiatives et marques de vitalités, liées à « l'hypothèse boréale » et aux « Visiteurs de l'aube », font écrire à Maît'Jean qu'il ne faut pas renoncer à croire au retour du soleil avec ce que cela suppose. Et de conclure par ces phrases percutantes : « *Contre ceux qui nous promettent le salut dans le ciel, affirmons la joie sur la terre. Contre l'ombre de la croix, célébrons la lumière du soleil. Contre les ténèbres, allumons les bûchers du solstice. (...) Demain, doit renaître une religion qui retrouve la voie sacrée des Hyperboréens. (...) Elle seule nous donnera la force d'affronter les temps terribles qui se préparent, derrière les illusions du progrès et les mirages du confort.*

 » Cette religion, c'est notre conscience ancestrale qui la sous-tend et que nous avons à écouter nous parler.

Bruno Favrit

Pour un solstice

Nous reprenons ici un article paru dans le cahier VIKING N° 13 de l'été 1953, signé de **Jean de la Huberdière**, pseudonyme de Jean Mabire.

Il propose à ses lecteurs des éléments constitutifs et pratiques pour organiser et mener une fête du solstice d'été. Nous pouvons retrouver dans ses lignes – qui peuvent nous paraître d'un autre temps – les prémisses de la réflexion plus poussée qu'il aura quelques années plus tard quand il écrira *Les Solstices, Histoire et actualité* avec son ami Pierre Vial.

Pour un solstice

Voici le solstice... Nous avons déjà longuement parlé des origines de cette coutume - une des plus vivaces de celles léguées par l'antiquité nordique

(voir « VIKING » N° VIII, article d'A-G. PADEL) - Mais aujourd'hui nous voudrions reprendre ce sujet dans un but plus précis et plus pratique.

En effet, si la célébration du solstice d'été s'est maintenue à travers la vivace tradition du FEU DE LA SAINT-JEAN, il n'en demeure pas moins certain que les rites marquant autrefois cette fête disparaissent chaque jour davantage. Et ne sont remplacés par rien.

Bien sûr on voit encore allumer un feu sur une colline, les plus hardis sautent au-dessus des flammes ; mais, à notre connaissance, il n'y a plus ni rituels, ni danses propres à cette cérémonie. Il n'y a que la présence muette et silencieuse des gens qui continuent un geste dont le sens profond leur échappe de plus en plus.

Nous le constatons récemment lors d'une fête rurale des « Rouais ». Il n'y a plus de spontanéité. Il importe donc qu'un meneur s'impose. UN MENEUR DE JEU. Et redonne vie et signification à cette tradition.

Bien entendu, cet article sera critiqué de divers côtés. Car il semble à première vue « anti-folklo-



rique ». Non seulement il ne cherche pas à remettre en honneur dans leur exactitude les vieux rites, mais encore il prétend innover. Il prétend donner une version résolument moderne d'une célébration du solstice d'été à la Saint-Jean. Il ne sera d'aucune utilité à ceux qui en attendraient la description exacte d'une telle cérémonie il y a mille ans en Scandinavie ou il y a cent ans en Normandie.

Mais nous croyons qu'il pourra fortement aider celui de nos lecteurs qui voudra prendre l'initiative de célébrer la Saint-Jean dans sa bourgade ou son village. Cet article n'est pas rigide. C'est un thème sur lequel il faut broder. C'est un rappel de ce qui s'est fait et plus encore de ce qui peut se faire. Il a pour unique but de donner des idées et de susciter des initiatives individuelles. Celles-ci spontanées et diverses constitueront peut-être des « faits folklorique » ? Cela nous importe peu. Ce qui nous importe est que nos traditions se perpétuent, se transmettent, se répandent - en un mot VIVENT - et qu'ainsi la Normandie reprenne une personnalité populaire qui soit à nouveau en accord avec son génie le plus intime.

Les idées qui vont suivre sont le fruit d'EXPERIENCES et non de lectures. Elles sont toutes réalisables. Mais elles sont surtout valables comme points de départ de certains rites. Les feux de la Saint-Jean que nous espérons seront fortement marqués par leurs inspirateurs et le milieu où ils renaîtront. Peu importe que ce soit le maire, le curé, l'instituteur ou un jeune paysan qui en prenne l'initiative. Ce qui importe, c'est que tous soient présents et qu'au feu allumé réponde le feu du village voisin.

Certaines commémorations, dans les grandes villes en particulier, seront spectaculaires, d'autres plus intimes. Mais qu'il éclaire une grande place ou un modeste clos, il aura la même signification et la même valeur. Il sera le symbole de l'âme qui s'élève, comme la flamme, dans la nuit de juin, LA NUIT LA PLUS COURTE DE L'ANNEE.

ORDRE DE LA VEILLEE:

Elle comprendra plusieurs parties :

QUETE DU BOIS - Elle se fera de ferme en ferme chez des gens si possible prévenus à l'avance. Le bois récolté sera entassé sur une charrette garnie de feuillages et de rubans et conduit à l'emplacement du feu. Il sera alors trié en bûches et fagots.

CONFECTON DU BUCHER - Celui-ci comportera toujours en sa partie centrale de la paille et du bois très sec, au besoin arrosés d'essence au dernier moment, car la flamme devra monter haut sans aucune hésitation. La meilleure forme de bûcher, la plus solide comme la plus esthétique est un grand cube de bûches autour d'un « mai » central, arbre effeuillé et garni d'une couronne de feuillages ornée de ruban.

RASSEMBLEMENT DU CORTEGE - Il se fera de préférence à une certaine distance du lieu du feu (environ un kilomètre). Ce point de départ peut-être la place du village. En attendant la nuit tombée (aux alentours de 22 heures) on peut organiser une collation en plein air avec des galettes arrosées de pur-jus... Ou boire le bauchet dans un buhot.

MARCHE VERS LE FEU - A l'heure fixée le cortège se met en route. Il comprend l'ensemble de la population conduite par les diverses notabilités et escortée de jeunes porteurs de torches grossièrement fabriquées avec du bois enduit de résine (ou des « coulines-vaulots »). Ceux qui possèdent un costume normand doivent le porter ce jour-là et quelques

belles filles dans le cortège peuvent avoir la canne sur l'épaule. Il serait souhaitable que de nombreux participants soient à cheval (surtout s'il existe un cercle hippique rural). Des musiciens (accordéon et un joueur de loure...) précéderont le cortège. Un drapeau normand aux léopards et si possible un second aux armes de la bourgade seront à la place d'honneur. Quant aux chants à chanter le long du chemin, il faut les demander aux airs populaires actuels tels qu'ils sont répandus par les mouvements de jeunesse ou mieux chanter les chansons du cru, telles celles de Rossel dans le Val de Saire.

ARRIVEE AU CHAMP DE FEU - La marche vers le feu peut se faire soit en un seul groupe partant de la place du village, soit en plusieurs groupes partant de fermes isolées ou de hameaux voisins. Il y a lieu alors de minuter strictement l'heure d'arrivée de chacun et de leur donner des rendez-vous précis car tous doivent arriver ensemble au clos où se dresse le bûcher. On ouvrira solennellement la barrière garnie de rubans qui le ferme et on gravira silencieusement la colline. Seul un air de musique (ou de roulement de tambour très lent) peut continuer à rythmer la marche.

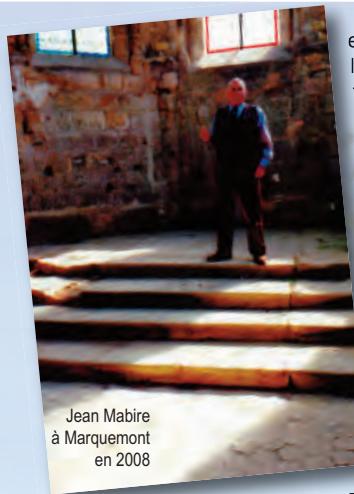
ALLUMAGE DU BUCHER - Ce sera la partie inaugurale de la veillée. Diverses coutumes concernant ceux-ci doivent allumer le feu sont à respecter et varient selon l'endroit. Ce peut-être ou le plus vieux ou le plus jeune. Ou le dernier couple marié (ce qui est la solution que pour notre part nous préférions). On peut aussi allumer le feu à l'aide de torches venues d'endroits différents. L'un des porteurs dit : « Nous sommes venus de tel hameau et nous apportons notre feu ». Et il passe sa torche à celui ou ceux qui allumeront le feu au nom de tous.

MOT D'ACCUEIL - Pendant que montent les premières flammes, celui qui a organisé ce feu peut alors dire quelques paroles très brèves et très simples sur sa signification symbolique (le canevas d'un tel exposé peut être tiré du « Forstavn » de ce numéro...).

DATE - Il est à remarquer que la fête du solstice ne dure qu'une soirée, à la rigueur une nuit. La raison en est simple : elle a lieu à une époque de l'année où les paysans ont des journées lourdement chargées par les travaux de la terre. Cette date n'étant pas encore un jour férié, il est pratique d'en reporter la célébration le soir du samedi le plus proche du 23 juin.

ORGANISATION - Tout en groupant l'ensemble du village et en présentant le maximum de spontanéité, il importe que cette fête soit organisée. Il convient de désigner un groupe de gens extrêmement réduit et ayant chacun des tâches bien précises. Celles-ci sont :

- **Contacts avec les autorités** - C'est la première chose à faire. Le feu étant public il est bon, une fois accordée l'autorisation du propriétaire du terrain, de demander au maire de bien vouloir y assister et de prévenir ses administrés. L'instituteur peut être aussi d'un grand secours en intéressant les enfants à cette fête. Les différents groupes de jeunesse seront aussi prévenus. S'il existe une troupe théâtrale s'efforcer d'obtenir son concours pour une pièce de circonstance. Il est possible que le feu soit organisé par la J.A.C. Auquel cas il aura un caractère nettement catholique et sera orienté vers la formule « Saint-Jean ». Selon la coutume le curé peut assister au feu et le bénir. L'idéal étant, bien



Jean Mabire
à Marquemont
en 2008

entendu, de monter une fête à laquelle TOUS puissent assister, se divertir et se recueillir.

• *Organisation du feu* - Un « maître de feu » sera désigné. C'est lui qui sera chargé de recueillir la paille, les fagots et les bûches. Il devra monter le bûcher et assurer la bonne marche du foyer pendant toute la cérémonie en réglant l'éclairage selon les circonstances et en observant scrupuleusement les règles élémentaires de sécurité. Il sera assisté de deux ou trois garçons agiles et vigoureux.

• *Organisation de la veillée* - Le principal rôle sera celui du « meneur de jeu ». Il aura la tâche la plus lourde et devra être aidé par des responsables chargés de questions de détail. Ceux-ci seront :

- ceux (ou de préférence celles) chargés de confectionner et de rassembler les drapeaux, torches, rubans, couronnes de feuillage, etc...
- ceux chargés de diriger et de coordonner les chanteurs, les danseurs, les conteurs ou les musiciens.
- le « trésorier » chargé de faire une prévision des dépenses (celles-ci devront être réduites au minimum et couvertes par exemple par la vente à domicile d'un petit programme de la fête, à la fois instrument de propagande et souvenir...)

LIEU - Le lieu sera de préférence un lieu élevé d'où le feu se verra de loin, et d'où l'on verra les feux des alentours. Songer à demander l'autorisation du propriétaire assez longtemps à l'avance. Ce lieu sera de préférence un des endroits « légendaires » comme il en existe dans chacun de nos villages (pierre levée, champ de bataille, ruine historique...) - pour les villes possédant un donjon il serait magnifique d'allumer un feu sur ce donjon, quitte à organiser la fête à son pied autour d'un brasier plus modeste. Pour les communes rurales il est préférable de faire le feu en plein champ. A moins que la place du village ne soit particulièrement propice à cette cérémonie.

ASSISTANCE - Tout le monde doit être prévenu et invité. Mais ce feu doit rester une fête intime. Ne pas y mêler des manèges de chevaux de bois ou des vendeurs de cravates dans un parapluie. Il serait bon à cette occasion de prévenir les gens du village momentanément éloignés (servantes en ville, garçons au service militaire) pour qu'ils s'efforcent de revenir pour cette soirée.

Bien songer au cours de la veillée à faire alterner les moments de « spectacle » avec ceux auxquels tous participent. Quels sont les divers éléments qui pourront constituer un FEU DU SOLSTICE D'ETE :

DES CHANTS - Chants traditionnels de la Saint-Jean (« Voici la Saint-Jean - où les amoureux vont à l'assemblée... » en est le plus classique). Chantés par un seul, puis repris par tous au refrain. Un ou même deux chants seront appris ce soir-là. Couplet après couplet, le meneur de chant les fera répéter à l'assistance (la matière de ces chants se trouve dans les différents recueils de chansons populaires normandes - voir notre N°XI p. 48...). Il en existe d'ailleurs maintenant des enregistrements au laboratoire

d'ethnographie régionale de Caen. On peut aussi créer des chants et nous aimerions voir nos lecteurs s'orienter vers cette activité qui serait profitable à tous.

DES DANSES - De la même manière que pour les chants, les danses ne doivent pas être le spectacle de quelques-uns. La participation d'un groupe folklorique à ce feu de la Saint-Jean est souhaitable mais, après les démonstrations, certaines danses devront être reprises par tous. Que les filles du groupe invitent les garçons de l'assistance et les garçons du groupe les filles de l'assistance... De même que pour les chants, il est facile de trouver des documents concernant les danses. (Nous recommandons à ce sujet une fois de plus à nos lecteurs le livre de Mme Messager et M. Colin, édité chez Colas à Bayeux). Il est bien évident que s'il n'existe pas de groupe folklorique il faudrait trouver un « maître à danser » qui connaisse et sache enseigner les danses. Il devra si possible être différent du « maître de chant » qui s'efforcera lui de faire chanter les spectateurs pendant que les plus hardis d'entre eux entreront dans la ronde...

DES TEXTES - Des histoires pourront être racontées. Elles seront de préférence en patois. Il ne manque pas de recueils de qualité, tels ceux d'Enault ou de Beuve ; une place sera faite aux auteurs modernes, tel Costi-Capel, qui doivent à leur tour être répandus parmi la jeunesse et acquérir la notoriété des anciens. Il faudra que le meneur de jeu connaisse à l'avance le thème général des histoires qui seront racontées et qu'il coupe impitoyablement toute gauloiserie... Il sera aussi possible de dire des légendes normandes, des récits historiques ou des extraits de sagas, se rapportant si possible au pays, au cycle solaire ou à l'époque estivale.

DES DIALOGUES ET DES CHŒURS - Sans faire de « théâtre » avec tréteaux et savants jeux de lumière, il sera aussi possible de donner de brefs morceaux, dans un style « feu de camp » (c'est-à-dire extrêmement dépouillé). A deux ou trois personnages. Scènes tirées de nos auteurs patoisants, tel Guérout, ou créées pour la circonstance. Ce qui rejoint la partie « textes », mais avec une puissance d'évocation accrue.

Il est bien entendu que ces divers éléments devront être soigneusement entremêlés sans qu'il y ait deux fois le même genre de suite et surtout sans qu'il y ait de trous. C'est là la tâche essentielle du meneur de jeu qui aura intérêt à dresser un PLAN extrêmement minuté et précis des diverses « attractions » prévues pour la veillée. Il devra aussi savoir improviser et meubler les coupures pour que l'intérêt des participants ne se ralentisse pas un instant. Cette première partie de la veillée doit être conduite vigoureusement - comme le feu qui doit être particulièrement éclairant - avec parfois des flambées de paille. Il faudra le laisser progressivement tomber alors que la partie texte dominera peu à peu la partie danse et chant.

Transition entre la partie « récréative » et la partie « méditative » de la veillée pourra alors se placer le SAUT DU FEU qu'exécuteront, en se donnant la main, les jeunes fiancés devant se marier dans l'année. Les cris joyeux de l'assistance ne devront pas faire oublier le caractère sérieux de l'engagement qu'ils prendront ce soir-là pour leur vie entière et dont tout le village sera témoin.

La seconde partie de la veillée sera plus courte que la première. Elle est indispensable pour donner



une note un peu grave à cette fête. Elle devra peu à peu aboutir à une atmosphère réfléchie et silencieuse.

Diverses coutumes pourront alors être renouvelées – ou même créées...

On pourra organiser une sorte de PARADE DES DRAPEAUX où les étendards aux léopards se dérouleront tour à tour. On pourra reprendre la vieille coutume nordique qui consiste à lancer du haut de la colline où brûle le feu des ROUES ENFLAMMÉES. On pourra aussi lancer dans les flammes des BUCHES MARQUEES DE RUNES ou des COURONNES DE FEUILLAGE en souvenir des disparus et pour marquer que ceux qui ne sont pas là ce soir-là n'en sont pas moins présents dans les coeurs et les pensées.

La veillée se terminera par quelques paroles très brèves du meneur de jeu qui invite chacun à regarder mourir les dernières braises en songeant à l'année à venir... On pourra distribuer à chaque assistant des tisons à demi consumés qui resteront dans chaque foyer et pourront être placés dans le feu de l'année suivante.

Puis chacun rentrera chez soi, échafaudant des projets pour que le feu de l'année suivante soit plus beau et réunisse encore plus de monde. Certains

pourront, s'ils le désirent, rester veiller jusqu'à l'aube. De toutes façons, une petite équipe devra veiller à ce que le feu soit éteint et que rien ne reste à l'abandon. Le propriétaire doit retrouver son terrain absolument net – hormis le grand cercle de cendre qui une nuit durant figurera sur ce coin de terre normande figurerà la puissance de ce qui ne meurt pas.

Rien ne vaut la pratique et c'est en espérant qu'à la suite de cet article de nombreux feux se rallumeront que nous conclurons en rappelant un vieux cri que nous aimerais bien entendre résonner à cette occasion.

Avant que tous se séparent et retournent à la nuit, que l'un des meneurs de jeu s'adresse à la foule et lui demande de répondre - comme le fait un de nos bons groupes folkloriques - au vieux cri de guerre normand: « THOR... AIE ! »

Et que par trois fois nous réclamions l'aide du ciel que le seigneur n'a jamais marchandé aux Normands.

Jean de la Huberdrière

FEU et FOI

in cahier Viking N° 13 de l'été 1953

Le feu avait abandonné ses grands tentacules de soleil. Nous étions quelques-uns, les yeux rivés aux braises rougeoyantes. Nous restions silencieux. Laissant nos âmes chevaucher côté à côté, jetant brusquement des éclats luisants comme des tisons. Un pli un peu plus dur au coin d'une bouche. L'éclat d'un regard. Nous comprenions ce langage silencieux mieux que toute parole. La journée avait été rude, la sueur collait à nos corps fatigués les légères cendres du brasier endormi. Dans le lointain des pas sonnaient sur la route. Des filles et des garçons de chez nous que nous avions conviés à cette fête et qui s'en retournaient vers le village dans la lourde chaleur de cette nuit qui ne dure que l'éclair d'une flambée.

Déjà le jour montait, nous enserrait de toute part. Nous plongions lentement dans la lumière diffuse comme une eau limpide et calme. Nous étions semblables. Demi-éclairés. Avec de grandes traînées noires où se condensaient les ténèbres. Nous portions aux plis de nos vêtements toute la noirceur du monde, muchée comme une bête secrète prête à bondir. Chacun de nous en avait son fardeau. A chaque mouvement, elle griffait la lumière. Nous regardions le feu. Parfois un tison craquait. Une petite lueur vive. Puis la nuit retombait.

L'un de nous soudain se mit à parler, lentement, en détachant les mots :

« En allumant ce feu nous n'avons pas voulu ressusciter un rite aboli. Autrefois dans le nord, nos ancêtres célébraient le solstice comme un culte vivant. Le temps est venu de la longue route vers le sud dans



les barques à tête de dragons. Ils ont laissé le nord dans ses brumes et ses glaces. Sans un regret. Sans un regard en arrière. Ils ont débarqué ici. C'était leur destin. Ils l'avaient choisi de tout le poids de leur corps sur les rames et de tout le poids du ciel dans leurs voiles. Il y a dix fois un siècle, ils ont débarqué ici. Ils ont choisi cette terre. Ils ont choisi cette anse. Et cette colline. Et cette forêt. Ils ont donné leurs noms à nos pays, à nos clos, à nos hameaux, à nos bourgs. Ils reposent sous cette terre. Certains dans leur parure de guerre, couchés dans les barques que l'on ne trouvera jamais...

Ils ont choisi cette terre et la foi qui régentait cette terre. Ils en ont fait leur foi. Ils ne renieraient rien d'eux-mêmes. De leurs bras et de leurs prières, jaillirent ces sanctuaires innombrables. Leur passion d'aventure s'appliqua à conquérir ce pays. A le marquer de leur empreinte et à porter leur nouvelle patrie et leur nouvelle foi au-delà des mers. Les siècles ont coulé. Les fils des Vikings allumèrent les feux de la Saint-Jean là où leurs pères avaient les feux du solstice d'été. C'étaient les mêmes hommes. C'étaient les mêmes feux. Mais peu à peu, feu après feu, la nuit unique cessa de resplendir de mille lueurs. On compta les villages qui gardèrent la tradition, alors qu'autrefois on comptait les villages sans bûcher. Le sens du feu se perdit. On oublia le symbole des ancêtres. On oublia le feu.

On oublia que le feu est force et lumière.

On oublia que les guerriers sans peur ne pouvaient se passer du feu.

On oublia que les croisés sans crainte ne pouvaient se passer du feu.

On oublia que les hommes, même brûlants d'amour, même débordants de force, ne peuvent trancher les liens qui les lient à tous ceux qui les ont précédés dans la longue marche de leur peuple.

On oublia le feu, ou, pire que l'oubli – on transforma le feu en mascarade. Plus de joie et de rires. Plus d'élan et de prières. Mais des baladins de fête fo-raine, les balbutiements des notables et les ricane-ments des gamins. Un rite mécanique sans grandeur et sans noblesse.

Mais nous avons rallumé le feu. Un vrai feu. Bien clair. Bien brûlant. Gare au couple qui ne saute pas aussi haut dans les flammes.

Ce feu résume une vivante tradition. Non pas une image inconsistante. Mais une réalité. Une réalité aussi tangible que la dureté de cette pierre ou ce souffle de vent. Le symbole du solstice est que la vie ne peut pas mourir. Nos ancêtres croyaient que le soleil n'abandonne pas les hommes et qu'il revient chaque année au rendez-vous du printemps.

Nous croyons avec eux que la vie ne meurt pas et que par-delà la mort la vie continue.

Qu'importe ce que sera demain. C'est en nous dressant aujourd'hui, en affirmant que nous voulons rester ce que nous sommes, que demain pourra venir. Nous portons en nous la flamme. La flamme pure de ce feu de foi. Non pas un feu de souvenir. Non pas un feu de piété filiale, non pas un feu « païen », non pas

un feu « folklorique ». Mais le feu de joie et de gravité qu'il convient d'allumer sur notre terre normande. Là où nous voulons vivre et remplir notre devoir d'hommes, sans renier aucune des particularités que notre sang, notre histoire, notre foi entremêlent dans nos souvenirs et dans nos veines...

Ce n'est pas la résurrection d'un rite aboli. C'est la continuation d'une grande tradition. D'une tradition qui plonge ses racines au plus profond des âges et ne veut pas disparaître. Une tradition qui peu à peu revit. »

Il se tut. Craquement des derniers tisons, étoiles rouges dans la cendre grise. Silence. Une brise légère chassait la fumée. Parfois un coup de vent plus fort nous la rabattait au visage et emplissait nos yeux de larmes. Les Léopards du drapeau frémissaient et sortaient de l'ombre en étirant paresseusement leurs pattes aux griffes acérées. L'habileté et la ferveur des vieux artisans hérauldistes reprenaient tous leur sens – rouge et jaune : de gueules et d'or : de feu et de moissons.

Nous songions à la course du soleil et à la course de notre peuple. Et à la course de notre vie. Pendant que lentement, là-bas à l'est, montait l'éclatante masse rouge du feu de la création.

jean Mabire

De l'importance de la mise en forme des fêtes de solstice

Dans l'ancien monde traditionnel européen, la mise en forme des rituels, et par extension des fêtes traditionnelles, l'aspiration au beau dans les gestes de la vie quotidienne avaient pour vocation de rappeler les archétypes fondateurs de la communauté du peuple, considérés comme issus du divin, porteurs d'une force magique cohérente la communauté. Mise en forme et esthétique sont la base fondatrice de toute société traditionnelle.

La fête du solstice d'été, récupérée par le christianisme sous le nom de fête de la Saint-Jean, fait partie de ces rituels très anciens, que l'étude des mythes fait remonter aux antiques temps des premières nostalgies du mythique Age d'Or des Hyperboréens décrits par le Grec Hésiode. Indirectement, la symbolique de la Saint-Jean y fait écho, et a permis jusqu'à peu d'en maintenir une certaine force évocatrice résonnant dans l'inconscient collectif de nos campagnes, jusqu'à ce que l'exode rural, la manie matérialiste et l'individualisme grandissants de nos contemporains finissent par en faire un champ de ruine. Au cours de ces dernières décennies, cette fête est tombée en désuétude, quand elle ne déchoit pas dans la fonction de vulgaire animation de quartier de banlieue – pour la promotion d'un hypothétique « vivre-ensemble » au sein de communautés éclatées, bigarrées –, ou au mieux de village, complètement vidée de

son sens premier. D'aucuns diront que tout cela est la résultante de forces immanentes visant à l'éradication de la conscience des origines pour bâtir un monde d'humains déracinés, « melting-potés », entièrement dévoués à la cause du fétichisme de la marchandise.

Pressentant très tôt l'imminence du champ de ruine, Maît' Jean fut l'un des premiers en France, comme en témoignent ses interventions dans la revue *Viking – Cahiers de la jeunesse des pays normands*, voici plus de 60 ans, à établir les bases visant à donner un nouveau souffle à cette fête traditionnelle et populaire. Rebâtir sur un champ de ruine implique une approche radicale, « révolutionnaire », dans le sens du latin *revolverse*, d'un « retour à la source ». Il s'agissait donc de restaurer le caractère pré-chrétien, donc païen, de cette fête pour en restituer toute la force originelle. Cela passait par la reprise des éléments symboliques fondamentaux, comme le bûcher pyramidal¹, les couronnes², les danses autour du feu³, pour restituer toute sa force à un rituel tombé dans la routine, à la symbolique devenue incomprise, pour lui redonner un caractère populaire dans le sens d'une communauté vibrant de concert, impliquant par conséquent une certaine homogénéité ethnico-culturelle, d'où le parti-pris de nécessaires modulations régionales.





Dans la revue *Viking*, puis plus tard dans le cadre de la revue *Heimdal*⁴, l'importance de l'esthétique, du caractère authentique, enraciné dans nos régions, et populaire, dans le sens de communauté traditionnelle, revient comme un leitmotiv pour l'organisation de ces fêtes de solstice.

Mais qui dit tradition, dit transmettre — tradition vient du latin *tradere*, « transmettre ». Or, la transmission orale, au sein des communautés villageoises était quasiment moribonde. C'est ainsi que Maît'Jean matura avec Pierre Vial l'idée de composer un guide — mode d'emploi qui se voudrait pratique et sérieux, pour l'organisation des fêtes de solstice, qui donna naissance à l'ouvrage de référence *Les Solstices. Histoire et Actualité*. Son but était de donner une direction, non figée dans la forme mais dans la symbolique, de transmettre un savoir-faire, dans une optique pratique, pour susciter des faiseurs, indispensables pour toute renaissance de la tradition.



Il s'agissait ici de refonder une forme de rituel en remontant à sa plus lointaine source pour en resserrer toute la prégnance esthétique et mentale. Il ne s'agissait pas d'inventer des rituels ex-nihilo, sans base avérée, mais de restaurer le caractère primordial, profond, communautaire des Saint-Jean, loin de toute démarche qui se placerait d'emblée « par opposition » au christianisme. Il ne s'agissait pas de tomber dans l'écueil du « pagano-folklo », d'un athéisme folklorique en réaction aux monotheismes, ou d'une forme d'animisme européen, mais de viser l'authenticité et la profondeur mêlées de joie, par la mise en forme appropriée. Maît'Jean avait en horreur ces visions de fêtes de solstice d'été prétendument païennes — parce que soit « anti-chrétiennes », soit « anti-système » — se terminant en attroupement de buveurs de bière éructant et beuglant des chants hors sujet autour du feu, emblématique de la confusion mentale, de la perte de profondeur intérieure et de qualité individuelle qui agite nos contemporains. On ne bâtit pas un paganisme « en opposition à » mais pour ce qu'il doit être : un retour à la source primordiale.

Maît'Jean voyait dans les mouvements de jeunesse le creuset idéal où devait fermenter le renouveau de cette fête traditionnelle. C'est en effet là le pôle idéal où la jeunesse peut apprendre à monter des bûchers, confectionner des couronnes, apprendre les danses et les chants traditionnels entre jeunes, au contraire des groupes folkloriques où la moyenne d'âge est hélas en général très élevée, et le renouvellement de plus en plus difficile. Les Oiseaux Migrateurs, où le rédacteur de ces lignes a eu le privilège de se former à l'organisation des fêtes de solstices, ont largement bénéficié de l'expérience de Maît'Jean en la matière, s'inspirant d'emblée des « modes d'emploi » issus de la revue *Heimdal*, du fameux guide précité, mais aussi des fêtes de Saint-

Jean encore traditionnelles et réellement populaires de notre chère contrée normande, comme celle du village de Brix⁵, dans le Cotentin, où l'on sentait encore voici peu le souffle du peuple enraciné s'exprimer en communion de chant, de danse et de joie autour du bûcher flamboyant vers les cieux. Au fil des années, nous avons enrichi nos fêtes de solstice d'été de nouveaux éléments, en portant une attention particulière à la mise en forme, à l'esthétique, en faisant un pôle annuel important de la vie de notre mouvement de jeunesse, et une tradition vivante. L'enrichissement

fut aussi l'objectif de la réédition augmentée de *Solstices. Histoire et Actualité* auquel votre serviteur a eu le plaisir de contribuer à la demande de ses initiateurs, dans le but de le rendre toujours plus pratique, et riche en suggestions d'éléments de mise en forme esthétique dans une recherche croissante d'authenticité et de profondeur. Dans le but renouvelé d'inspirer les faiseurs dont nous avons tant besoin pour réensemencer les forces de vie dans nos peuples, pour les ré-enchanter par le beau et par la joie...

Arvald du Bessin

Notes

¹ Forme que les anciens Européens considéraient dans leurs mythes comme une évocation du Centre suprême, de la Montagne polaire des origines, du Pôle primordial relatif aux Hyperboréens ; cf. *le Roi du monde* de René Guénon.

² Placée en haut du mât central du bûcher / Centre du monde, elle rappelle le cosmos ordonné autour du Pôle primordial, régi, harmonisé, cohéré par des forces divines, dans le temps (harmonie des saisons) et dans l'espace (harmonie du territoire).

³ A l'instar de la couronne, autant d'invocations dynamiques de l'organisation harmonieuse de la communauté autour de l'Invariable Milieu de ce qui existe, conjurant ainsi la dissolution et la chute de la communauté dans l'informe, l'atomisation puis la discorde.

⁴ Dans les années 1970-1980, il participa à l'aventure de la revue normande *Heimdal* (cf. l'article de Georges Bernage dans le magazine de l'AAJM numéro 32) que se fit un promoteur de référence du renouveau des fêtes de solstice, mais aussi organisateur de grosses fêtes de solstice d'été populaires autour de 1980, comme à Falaise en Normandie, avec des milliers de participants. Le but étant qu'ensuite les villages reprennent à leur compte cet élan, pour que les feux se répondent de colline en colline au soir du solstice d'été dans nos régions.

⁵ Village d'origine du fondateur normand du célèbre clan des Bruce en Ecosse, du nom du village.

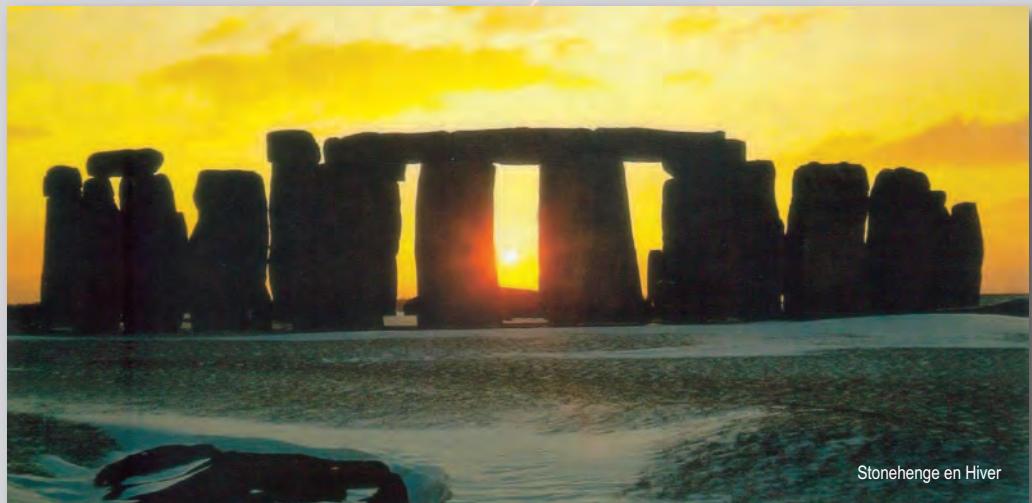
« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire,, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997. St Bonnet-le-Courreau en Forez



Fêtes païennes des quatre saisons



Stonehenge en Hiver

Stonehenge, haut-lieu du culte européen

« 21 juin à l'aube. La nuit disparaît devant le jour naissant. Là-bas, vers l'est, le ciel se colore de vert émeraude, tel un océan paisible. Puis tout vire au rose, comme si mille fleurs aux tendres pétales éclataient au milieu des nuages gris. Enfin du sol même de la vieille Angleterre semble surgir le disque du soleil, rouge vif. Avec lui le feu et le sang embrassent le ciel. Aujourd'hui, il va accomplir sa course la plus longue. Jamais comme au solstice d'été il ne s'attarde ainsi parmi les hommes, avec une telle chaleur, une telle force, une telle puissance. Le soleil tient enfin la promesse des longs mois d'hiver. Il revient parmi nous. Il nous réchauffe et nous éclaire. Il protège l'océan des blés et annonce l'or des moissons.

En ce matin sacré, nous sommes à Stonehenge, sur les hautes terres dénudées de la plaine de Salisbury. Au nord, le pays de Galles et ses vertes collines. Au sud, la presqu'île de Cornouailles et ses rochers roux. Derrière nous vers l'ouest, l'océan où va, ce soir, au terme de sa plus longue journée de labour, sombrer le soleil. Quand il aura fini sa course, il disparaîtra dans la mer où dorment à jamais, dans les grands fonds, les temples et les hommes de l'Hyperborée. De la pierre de l'autel, au centre du monument mégalithique de Stonehenge, on voit le soleil se lever sur la pointe d'un menhir, du nom de *Heel stone*, dressé dans le prolongement de l'avenue principale. Ici, depuis trente ou quarante siècles, des hommes sont venus, en ce jour unique de l'année, assister au lever du soleil créateur, du soleil invaincu, du soleil souverain.

Enigme de l'histoire, sans cesse interrogée par les archéologues et les astronomes depuis qu'une curiosité nécessaire lance les hommes sur les traces de leurs ancêtres, Stonehenge n'a cessé d'intriguer et de passionner. D'émouvoir aussi. On y a décelé un observatoire et on y a découvert un cimetière. On a même pensé que ce monument pouvait être un gigantesque calculateur calendrier. Mais on en revient toujours à la même évidence: Stonehenge est d'abord un haut-lieu du culte solaire européen. Nulle description ne peut remplacer un plan, nulle évocation ne peut rivaliser avec une photographie, nulle image ne peut transmettre le choc inoubliable de ceux

qui, pour la première fois, découvrent ces immenses pierres levées. Temple mutilé aux images disparues et aux blocs renversés, Stonehenge compte au moins cent vingt-cinq pierres qui dressaient vers le ciel la grande certitude des hommes d'alors vers la promesse et la fidélité au soleil.

On sait aujourd'hui que ce site extraordinaire fut édifié en trois grandes étapes entre -2800 et -1700 (travaux du professeur Colin Renfrew). Sa construction s'étend du néolithique à l'âge du bronze, de la nuit de l'histoire à l'apparition de ces hommes dont nous sommes, à travers la chaîne des générations, les héritiers directs. L'invasion indo-européenne des guerriers à la hache de combat, venus du continent ancestral, modifia profondément le site de Stonehenge. Dans ce temple à ciel ouvert qui n'avait pas d'autre dieu que le soleil, ceux qui nous ont précédés célébraient le grand mariage de la terre et du feu, le grand culte tellurique de la seule force qui ne mente pas et de la seule vie qui soit éternelle. La science ne s'oppose pas à la foi. Elle l'éclaire et la renforce. On sait aujourd'hui que Stonehenge n'est pas seulement un monument élevé pour découvrir le soleil du solstice d'été au nord-est, mais aussi pour saluer celui du solstice d'hiver au sud-ouest.

L'archéologue britannique R.S. Newall écrit: « *Au coucher du soleil du solstice d'hiver, lorsqu'on se tient près du centre de Stonehenge, on peut voir le soleil juste à gauche de la plus haute pierre, soit à l'endroit précis où se trouvait l'ouverture pratiquée entre les deux sommets du grand trilithe central.* » Cette observation a été confirmée par les travaux des professeurs Thom et Renfrew. Le passé et l'avenir avancent du même pas. La vie semble mourir au solstice d'hiver et elle renaît au solstice d'été. Stonehenge n'est pas le témoignage impressionnant d'un culte disparu mais le point précis où peuvent désormais s'ancrent notre certitude et notre espérance. Ce que les hommes aperçoivent dans *Sun stone*, la pierre du soleil, ce n'est pas le signe maudit de la fin du monde, c'est la présence vivante de l'éternel retour. »

Jean Mabire

- Dans "Fêtes païennes des quatre saisons", sous la direction de Pierre Vial. Éditions de la Forêt.



Un Solstice d'été mémorable



Jean Mabire au Solstice de 1994 à Fiquefleur.

Dépuis ce 21 juin 1992, je n'ai manqué aucune fête de Solstice d'été. J'avais toujours voulu retrouver les antiques gestes de ces points culminants du calendrier solaire et ce sont les Oiseaux Migrateurs qui m'en ont donné l'occasion. En effet, c'est à ce fameux solstice d'été 1992 à Valognes que je fis la connaissance, à la fois de ces traditions presque oubliées qu'une poignée de jeunes remettaient au goût du jour ou plus exactement se décidaient à ancrer de nouveau dans leur calendrier personnel et de Jean Mabire qui vint « parrainer » cette fête de la nuit la plus courte de l'année.

Je ne vais pas reparler de ce jour mémorable pour moi et assurément pour beaucoup des participants, je l'ai déjà évoqué dans un précédent bulletin. Non, je vais plutôt vous parler du solstice du 18 juin 1994.

Il eut lieu sur la commune de Fiquefleur près d'Honfleur. Sur le terrain de la maison de campagne de mes parents. Nous pouvons dire sans gêne que ce fut le plus beau solstice de la première décennie des Oiseaux Migrateurs. Nous étions au cœur d'années fastes, riches d'aventures et de rencontres, en pleine construction d'un mouvement et de l'esprit qui l'animaient. Nous avions ce jour-là rassemblé plus d'une centaine de participants dont la moitié était composée de membres actifs de notre jeune association de randonnée. Jean Mabire était bien entendu présent, il ne ratait pour rien au monde ce rendez-vous communautaire auquel il avait dès après la guerre participé à l'organisation du premier solstice d'été de la communauté de jeunesse en 1948 à Marquemont voulant faire revivre sans tarder ces rites paysans des anciennes communautés villageoises (dont nous faisons allusion dans ce bulletin en reprenant l'éditorial du Flamme du 7 juillet 1948 qui parut immédiatement après).

Nous avions particulièrement bien préparé cette fête. A commencer par le bûcher, qui était parfaitement orienté et d'une taille respectable sans être exagéré car le lieu ne se prêtait pas à un grand cercle

mais plutôt à quelque chose de resserré, d'intime pourrait-on dire. Le décor des lieux était soigné, les drapeaux et les torches étaient en grand nombre. Puis nous étions appuyés sur les recommandations de Pierre Vial et Jean Mabire (*Les Solstices, Histoire et actualité*) pour établir une cérémonie qui nous convenait, dans laquelle nous nous reconnaissions. En effet, il convient de rappeler ici que Jean Mabire avait plusieurs fois insisté sur un point : ce qui est écrit dans ce livre constitue un socle de recommandations, de pistes, de suggestions et que surtout rien n'est inscrit dans le marbre, rien ne doit être figé, la fête de solstice est une fête vivante qui n'a surtout pas de dogmes ; au mieux quelques gestes fondamentaux qui apportent sens et consistance.

Jean Mabire nous fit l'honneur de dire quelques mots quand le feu commençait à prendre son ampleur, majestueusement. Les flammes montaient et venaient brûler la roue solaire qui était suspendue au-dessus de la tour de rondins de bois et celle-ci tomba enfin. Jean avait fini son évocation. Le silence se fit quelques instants. Seul le crépitement des flammes retenait notre attention. Nous étions tous droits. Femmes et hommes debout, libres. Nous prenions conscience de la force d'une communauté d'idées et d'actions mais aussi de notre isolement, notre solitude dans ce monde qui n'est pas le nôtre.

Oui, ce solstice d'été 1994 fut une réussite. Je pense que chacun des participants s'en souvient encore aujourd'hui.

Tard dans la nuit, alors que nous chantions autour du feu, Jean Mabire prit congé de nous et alla se coucher au pied d'un arbre près du ruisseau qui bordait le terrain au sud.

Au matin, nous découvrîmes un petit mot que Jean laissa sur la table de la maison. Il nota ces quelques mots sur une enveloppe : « **AUX OISEAUX – 19 juin – 6 h 30. Magnifique nuit au bord du ruisseau. Je repars sur Saint-Malo le cœur joyeux. Merci. Maît' Jean** » (voir image ci-contre)... Un message bref qui en dit long sur son état d'esprit à son



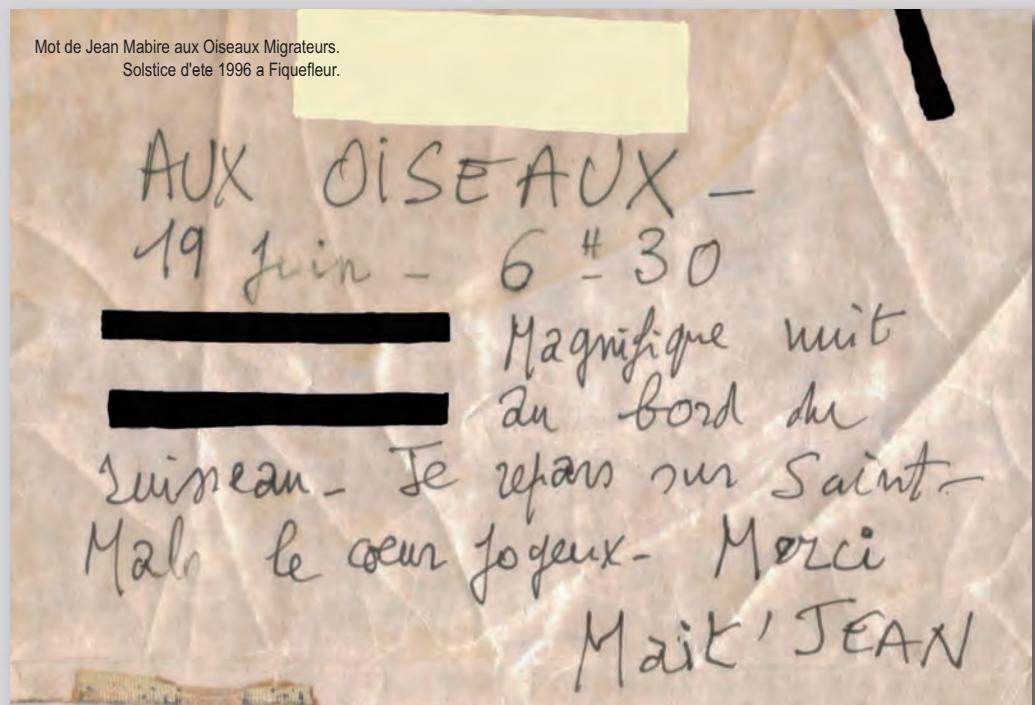
Témoignage

réveil ce dimanche...

Benoît, à l'époque Président des Oiseaux Migrateurs, et aujourd'hui Président de l'AAJM, conserva précieusement, pour ne pas dire pieusement, ce document manuscrit qui nous donne aujourd'hui l'occasion de vous le faire partager. Nous croyons n'avoir jamais intégré un message de la main de Maît'Jean

dans notre bulletin, c'est maintenant chose faite. Un souvenir qui touchera ceux d'entre nos adhérents et lecteurs qui se trouvaient là-bas, à Fiquefleur, pour cette nuit du solstice d'été mémorable.

Fabrice Lesade



L'AAJM à la Fête de Radio Courtoisie

Pour la première fois depuis la création de notre association nous avons pu être présents à la Fête de Radio Courtoisie, le dimanche 9 juin 2013. Nous devons cela à Arnaud Guyot-Jeannin, l'un de nos fidèles adhérents, lui-même « patron » d'émission sur cette antenne - vecteur majeur de la réinformation - qui nous accueillait gentiment à sa table, près d'Alain de Benoist qui y dédicacait ses livres.

Bernard Leveaux, mon épouse et moi-même

pûmes ainsi présenter notre bulletin - pour ainsi dire la collection complète – et notre association à ceux des auditeurs qui étaient intéressés par Jean Mabire. A notre grande satisfaction, la bonne tenue de notre bulletin permit d'en convaincre certains d'adhérer, d'entrer dans le cercle des Amis de Jean Mabire, concluant ainsi des échanges chaleureux.

Fabrice Lesade





Dominique Venner

« Il est nécessaire de se préparer à la mort matin et soir et jour après jour. Car la peur de la mort rend lâche et dispose à l'esclavage. »

Gissé dans son livre *Le Choc de l'Histoire*, ce principe extrait du *Hagakuré*, le traité des Samouraï, prend aujourd'hui toute sa signification et sa mesure. Dominique Venner a achevé sa vie comme il l'avait menée : en respectant chaque jour durant et jusqu'à son dernier jour les principes qu'il s'était fixés à lui-même.

Après Jean Mabire, il y a maintenant plus de six ans, ce mardi 21 mai 2013, notre communauté perdait l'un de ses penseurs, l'un de ses esprits les plus brillants de la génération d'après-guerre.

Nous n'allons pas ajouter un hommage supplémentaire à tous ceux qui lui furent rendus dès le lendemain de l'annonce de sa mort volontaire. Les plus belles plumes de notre famille de pensées se sont fort bien acquittées de ce devoir logique au regard de la richesse de la vie et de l'œuvre de Dominique Venner. Nous nous contenterons de reproduire – avec leur aimable autorisation – les hommages et évocations de certains de ses amis qui sont aussi amis de Jean Mabire et de fait adhérents de notre association... Les deux hommes de lettres furent des compagnons de route et fidèles amis jusqu'à ce que Maît' Jean rejoigne le premier l'autre monde, ce sont donc leurs amis communs qui prennent la parole dans ce bulletin hommage à Dominique Venner, bulletin consacré au Solstice d'été...

La roue tourne. Le soleil dans sa course incessante nous rappelle chaque jour à notre devoir de fidélité et j'ajouterais, de loyauté, envers ces hommes qui nous ont ouvert les yeux et la route qu'il nous faut prendre pour ne pas dévier, ne pas se perdre.

Nous avons déjà dit et montré notre fidélité à Jean, nous ferons de même pour Dominique.

« ...La torche passe de main en main. Quand la mort l'a ravie à l'un le plus proche la reprend... Dans l'obscurité, devant nous, déjà attendent les autres!... ».

Fabrice Lesade

Hommage de Philippe Conrad

rendu à Radio Courtoisie le mardi 21 mai 2013, au soir même de l'annonce de la mort volontaire de Dominique Venner:

Chers Amis,

En ce jour où nous lui rendons hommage on m'a demandé d'évoquer pour vous le parcours de la personnalité d'exception que fut Dominique.

Né en avril 1935, il a été en sa jeunesse un homme d'action totalement investi dans l'aventure militaire et politique. « Cœur rebelle », il s'engage le jour de ses dix-huit ans et, après avoir reçu à l'école militaire de Rouffach une formation de sous-officier, il est volontaire pour l'Algérie où la guerre a débuté en novembre 1954. Il fait, jusqu'en octobre 1956, l'expérience des combats mais aussi de leur arrière-plan politique dont il a vite compris qu'il allait déterminer l'avenir de l'Algérie française. Rentré en métropole, il y devient rapidement l'un des leaders du mouvement *Jeune Nation* et plonge dans l'action clandestine après la dissolution de l'organisation. Arrêté et incarcéré à deux reprises, il fonde à sa sortie de prison, en liaison avec les jeunes militants de la *Fédération des Etudiants Nationalistes*, la revue *Europe-Action* d'où sortiront le *Mouvement Nationaliste du Progrès* en 1966, puis le *Rassemblement Européen de la Liberté* l'année suivante. Il constate toutefois rapidement les limites de l'action politique et, après dix ans d'engagement



intense, il décide de s'éloigner et choisit le « recours aux forêts » cher à **Ernst Jünger** à qui il consacrera, de nombreuses années plus tard, un essai stimulant. Replié à Retheuil, dans la forêt de Compiègne, à Ermenonville-Boutavent, aux limites de la Picardie et de la Normandie, à Lyons la Forêt où il peut s'adonner à sa passion de la chasse, il va désormais vivre de sa plume mais ne renie pas pour autant le militantisme de ses vingt ans, la rude école indispensable à sa formation, ainsi décrite dans son *Cœur rebelle* publié en 1994 : « *Sans le militantisme radical de ma jeunesse, sans les espérances, les déceptions, les complots ratés, la prison, les échecs, sans cette expérience excitante et cruelle, jamais je ne serais devenu l'historien méditatif que je suis. C'est l'immersion totale dans l'action, avec ses aspects les plus sordides et les plus nobles, qui m'a forgé et m'a fait comprendre et penser l'histoire de l'intérieur, à la façon d'un initié et non comme un érudit obsédé par les insignifiances ou comme un spectateur dupe des apparences...* »

Devenu un spécialiste reconnu de l'Histoire des armes et un collaborateur régulier de diverses revues historiques, il dirige aux Editions Balland la collection « *Corps d'élite* » et publie plusieurs livres qui feront date : en 1974 *Baltikum*, dans lequel il s'inscrit dans la lignée de Jacques Benoist-Méchin, *Le blanc soleil des vaincus* en 1975 et, vingt ans plus tard, *Gettysburg* qui proposent une lecture nouvelle de la Guerre de Sécession, une *Histoire de l'Armée*



Rouge en 1981 complétée, seize ans plus tard, par une *Histoire de la guerre civile russe* qui fait rapidement autorité. L'*Histoire critique de la Résistance* et l'*Histoire de la Collaboration*, publiées respectivement en 1995 et en 2000, portent un regard neuf et impartial sur la période concernée et il en va de même de *De Gaulle, la grandeur et le néant* publié en 2004. Deux ans plus tard, *Le Siècle de 1914* concluait cette série d'ouvrages consacrés au XXe siècle en proposant un regard nouveau sur la « Guerre de Trente Ans » qui, de 1914 à 1945, a entraîné le naufrage de l'ancienne Europe. Entre temps, Dominique avait su faire partager à des milliers de lecteurs sa passion pour la chasse avec son *Dictionnaire amoureux* publié en 2000.

Histoire et Tradition des Européens et Le Choc de l'Histoire ouvrent, en 2004 et 2011, des perspectives nouvelles qui s'inscrivent dans la longue durée, proposent une vision globale des destinées de l'Europe, de sa dormition et de son possible réveil. Refusant la fatalité du déclin, Dominique précisait :

« Mon optimisme n'est pas bête, je n'appartiens pas à une paroisse où l'on croit que tout finit par s'arranger. Je vois parfaitement tout ce qui est noir dans notre époque. Je pressens cependant que les puissances qui pèsent négativement sur le sort des Européens seront sapées par les chocs historiques à venir. Pour parvenir à un authentique réveil, il faudra encore que les Européens puissent reconquérir leur conscience identitaire et la longue mémoire dont ils ont été dépossédés. Les épreuves qui viennent nous y aideront. C'est la tâche téméraire à laquelle je me suis voué. Elle a peu de précédents et n'est en rien politique. Au-delà de ma personne mortelle, j'ai la certitude que les brandons allumés ne s'éteindront pas. Je m'en rapporte pour cela à nos poèmes fondateurs. Ils sont le dépôt de toutes nos valeurs mais ils constituent une pensée en partie perdue. Nous avons donc entrepris de la réinventer et de la projeter sur le futur comme un mythe créateur... »

Pour mener ce combat, Dominique crée en 2002, avec le soutien de François Georges Dreyfus, de Philippe Masson, de Bernard Lugan et de moi-même - sans oublier le travail accompli par Véronique Villain et le soutien des amis qui ont accepté de se lancer dans cette aventure - la *Nouvelle Revue d'Histoire*, une formule novatrice dans sa forme comme par son contenu, une publication échappant, sur les sujets les plus divers, aux oukases de « l'historiquement correct ». Notre ami a dirigé la réalisation de soixante-six numéros et nous a laissé la mission de poursuivre l'œuvre entreprise. Qu'il soit rassuré, grâce au travail accompli depuis onze ans, la *Nouvelle Revue d'Histoire* continue et c'est sans doute le plus bel hommage que nous puissions rendre à son fondateur qui demeure présent à nos côtés.

Philippe Conrad

Hommage de Philippe Christèle et Grégoire Gambier

Deux de nos adhérents, par ailleurs animateurs sur Radio Courtoisie du bulletin « Chronique de la vieille Europe », nous ont aimablement autorisé à reprendre l'hommage qu'ils ont publié sur le site de Polémia.

Dominique Venner : la force de l'effet produit

La mort de Dominique Venner, ce 21 mai, donne déjà lieu à de nombreux hommages mérités. Compagnons d'armes ou de plume, ses vieux camarades servent sa mémoire, racontent sa geste et témoignent de l'homme qu'il fut.

Parce que la différence d'âge a fait de nous des camarades de ses enfants plus que de lui-même, nous pensons que le meilleur hommage à lui rendre est de saluer le choix, rayonnant d'intelligence et de puissance, de son sacrifice.

Dominique Venner croyait à l'Histoire. Il savait que celle-ci se forge autour de longues et patientes évolutions, mais plus souvent encore par l'irruption

de l'imprévu, de l'inattendu, de l'événement qui embrase tout, précipite les choses – au sens chimique – pour assurer le basculement d'un monde ancien vers un nouvel ordre à bâtir.

La seconde passion de Dominique Venner, c'était la patiente recherche du meilleur effet produit. Sans illusion sur la dureté des temps, il a, toute sa vie durant, après avoir connu l'ivresse des combats, militaires puis militants, cherché à peser et être utile au meilleur endroit, au meilleur moment, avec les meilleures armes politiques, intellectuelles, esthétiques ou morales.

Le choix de sa mort est, à ce titre, troublant de pertinence. Elle lui ressemble totalement

Il a choisi un acte pur, romain, sans peur ni faiblesse. Quelles que soient les analyses médiatiques qui seront faites, la nudité et la pureté de son acte ne pourront être salis et, dans notre inconscient engourdi de Vieux Européens, cette mort volontaire nous saisit plus fortement que nous le pensons nous-mêmes. Elle nous rappelle le sens du tragique, à tous ces moments de l'histoire où nos ancêtres ont eu leur propre vie entre leurs mains, bien loin



des douceurs émollientes de notre époque d'enfants gâtés.

Il a choisi un lieu d'une puissance évocatrice exceptionnelle. Un lieu symbolique de la Chrétienté, si fortement malmenée depuis longtemps et pourtant si puissamment réveillée, ces derniers temps, par le sursaut de ces centaines de milliers de manifestants qui, partout en France, défendent une certaine conception de la civilisation européenne et chrétienne sans être nécessairement de fervents catholiques. Un lieu laïc aussi, car Notre-Dame est la cathédrale de Paris, capitale de la France, ce qui permet à tous de s'y identifier, quelles que soient leurs options intellectuelles, philosophiques, morales ou religieuses.

Il a choisi un moment opportun. Celui où, dans le sillage des grands cortèges de la Manif pour Tous, de jeunes générations s'éveillent au combat militant et à la défense de leurs valeurs, face au silence des immobiles, au mépris des médias ou aux mensonges de l'Etat. Dominique Venner a vu, lui, que ces jeunes sont un levain, un ferment, l'avant-garde d'une nouvelle génération de Français et d'Européens qui, inconsciemment ou non, tardivement peut-être, ont décidé de ne pas abdiquer le droit de vivre leurs vies d'hommes dans la fidélité à leur identité. Lui, l'observateur des joutes politiques trop souvent stériles, a compris que ces jeunes gens ont besoin de repères, d'illustrations, de symboles. De quelque chose qui parle à leur Etre.

Il a, enfin, choisi l'humilité. Sa renommée et la force de sa plume auraient pu lui faire préférer l'écriture d'un nouveau breviaire pour jeunes militants, ou d'un livre définitif sur sa vision de l'histoire et de notre devenir. Il a choisi de ne donner qu'un seul signe, qu'un seul exemple. En rappelant que toute cause ne vaut que si le sacrifice ultime fait partie des options, que toute cause n'est véritablement sacrée que si elle engage sa vie même, il a offert aujourd'hui la sienne pour que vivent, demain, dans la fierté retrouvée, de nouvelles générations d'Européens.

En ce sens, nous qui n'avons pas partagé avec Dominique Venner les passions de sa jeunesse, nous qui n'avons pas, pour nous réchauffer de son absence, les souvenirs des combats du passé, nous voulons dire combien nous nous inclinons devant la lumineuse intelligence de sa dernière action, sans doute la plus politique de ses vingt dernières années.

Nous n'avons pas de peine. Nous sommes frappés par la lucidité de son choix et le courage de son acte. Ce qu'il nous reste, c'est la joie de l'avoir suffisamment connu pour comprendre la puissance de cet acte et apprécier la force de l'effet produit. Il nous faudra désormais rester fidèles et être à la hauteur.

Philippe Christèle et Grégoire Gambier

Hommage de Christopher Gérard

Christopher Gérard, ami et adhérent de l'AAJM, nous autorise à publier l'hommage qu'il rend à Dominique Venner sur son site Archaïon :

Dominique Venner, Le Cœur rebelle

"Les dragons sont vulnérables et mortels. Les héros et les dieux peuvent toujours revenir. Il n'y a de fatalité que dans l'esprit des hommes."

Le 21 mai 2013, Dominique Venner s'est tué dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Sa mort volontaire, qui rappelle celle de Montherlant ou de Mishima, a suscité toutes sortes de commentaires, parfois superficiels ou malveillants - qui salissent avant tout ceux qui les profèrent - ainsi que d'émouvants saluts à l'aîné foudroyé.

Sa mort volontaire dans un lieu de prière hautement symbolique a tout d'une protestation désespérée contre notre présente décadence, d'un sacrifice aussi, un sacrifice suprême, dans l'espoir que le sang versé fécondera de nouvelles moissons.

Pour ma part, je tiens à saluer l'ami disparu, attentif à mon travail, de la revue *Antaios* à mes livres, tous lus avec attention. Dominique Venner était un



homme de talent (son *Dictionnaire amoureux de la chasse*, son récit *Le Coeur rebelle* sont des livres qui resteront), d'une rare intégrité morale et intellectuelle, d'une magnifique rectitude, qui est entré dans la mort debout et les yeux ouverts.

C'est donc un ami que je pleure, après Jean Maibire, Vladimir Volkoff et quelques autres dont le retour au soleil nous laisse plus seuls encore dans un monde de termites.

J'évoque Dominique Venner dans *Quolibets*, où je pense avoir donné un portrait honnête de cet écrivain combattant, nourri des grands esprits du passé, qui se référait à Plutarque, à Vico ou à Spengler. Sans pose ni complexe, Venner rejoignait le courant qui, de Balzac à Déon, maintient et restaure un type de posture tragique face à l'adversité. On songe aussi aux écrivains Bernanos, Gracq ou Abellio, aux penseurs Freund ou Monnerot, qui tous savent la prééminence du *polemos* héraclitien – le conflit, père de toutes choses. Et qui refusent le désespoir, conscients que l'histoire, dont l'ironie est féroce, surprendra toujours les esprits oublieux des traditions ancestrales.

Sit tibi terra levis!

**Christopher Gérard
Le 22 mai MMXIII**



Entretien avec Dominique Venner

Christopher Gérard nous autorise également à reprendre un entretien avec Dominique Venner qu'il publia sur son site Archaïon en 2001 à l'occasion de la parution de son Dictionnaire amoureux de la chasse.

Christopher Gérard: Qui êtes-vous ? Comment vous définissez-vous ? Un loup-garou, un gerfaut ?

Dominique Venner: Je suis un Français d'Europe, un Européen de langue française, d'ascendance celtique et germanique. Par mon père, je suis d'une ancienne souche paysanne et lorraine, venue de Suisse alémanique au XVIIe siècle. La famille de ma mère, où l'on était souvent militaire, est originaire de Provence et du Vivarais. Moi-même je suis né à Paris. La généalogie a donc fait de moi un Européen. Mais la naissance serait une qualité insuffisante sans la conscience d'être ce que l'on est. Je n'existe que par des racines, une tradition, une histoire, un territoire. J'ajoute que, par destination, j'étais voué à l'épée. Il en est sûrement resté quelque chose dans l'acier de ma plume, instrument de mon métier d'écrivain et d'historien. Faut-il ajouter à ce bref portrait l'épithète de loup-garou ? Pourquoi pas ? Effroi des bien-pensants, initié aux mystères de la forêt, le loup-garou est un personnage en qui je peux me reconnaître.

C G : Dans *Le Cœur rebelle* (Belles Lettres, 1994), vous évoquez avec sympathie "un jeune homme intolérant qui portait en lui comme une odeur d'orage" : vous-même au temps des combats militaires en Algérie puis politiques en France. Qui était donc ce jeune Kshatriya, d'où venait-il, quels étaient ses maîtres, ses auteurs de prédilection ?

D V : C'est ici que l'on retrouve l'allusion au "gerfaut" de votre première question, souvenir d'une époque grisante et dangereuse où le jeune homme que j'étais croyait pouvoir inverser un destin contraire par une violence assumée. Cela peut paraître extrêmement présomptueux, mais, à l'époque, je ne me reconnaissais pas de maître. Certes, j'allais chercher des stimulants et des recettes dans le *Que faire ?* de Lénine ou dans *Les Réprouvés* d'Ernst von Salomon. J'ajoute que des lectures enfantines avaient contribué à me forger une certaine vision du monde qui s'est finalement assez peu démentie. En vrac, je citerai *Éducation et discipline militaire chez les Anciens*, petit livre sur Sparte qui me venait de mon grand-père maternel, un ancien officier, *La Légende de l'Aigle* de Georges d'Esparbès, *La Bande des Ayaks* de Jean-Louis Foncine, *L'Appel de la forêt* de Jack London, en attendant de lire beaucoup plus tard l'admirable *Martin Eden*. Il s'agissait là des livres formateurs de ma dixième ou douzième année. Plus tard, vers vingt ou vingt-cinq ans, j'étais naturellement passé à d'autres lectures, mais les librairies étaient alors peu fournis. C'était une époque de pénurie intellectuelle dont on n'a pas idée aujourd'hui. La bibliothèque d'un jeune activiste, même dévoreur de livres, était mince. Dans la mienne, en plus d'ouvrages historiques, figurait en bonne place *Réflexions sur la violence* de Georges Sorel, *Les Conquérants* de Malraux, *Généalogie de la morale* de Nietzsche, *Service inutile* de

Dominique Venner rend hommage à son ami Jean Mabire, à Eculleville. 2006



Montherlant ou encore *Le Romantisme fasciste* de Paul Sérant, révélation des années soixante. On voit que cela n'allait pas très loin. Mais si mes idées étaient courtes, mes instincts étaient profonds. Très tôt, alors que j'étais encore soldat, j'avais senti que la guerre d'Algérie était bien autre chose que ce qu'en disait ou que pensaient les naïfs défenseurs de l'"Algérie française". J'avais perçu qu'il s'agissait pour les Européens d'un combat identitaire puisqu'en Algérie ils étaient menacés dans leur existence même par un adversaire ethnique. J'avais senti également que nous défendions là-bas - très mal - les frontières méridionales de l'Europe. Contre les invasions, les frontières se défendent toujours au-delà des mers ou des fleuves.

C G : Dans ce même livre, qui est un peu votre autobiographie, vous écrivez : "Je suis du pays de l'arbre et de la forêt, du chêne et du sanglier, de la vigne et des toits pentus, des chansons de geste et des contes de fées, du solstice d'hiver et de la Saint-Jean d'été". Quel drôle de paroissien êtes-vous donc ?

D V : Pour dire les choses de façon brève, je suis trop conscientement européen pour me sentir en rien fils spirituel d'Abraham ou de Moïse, alors que je me sens pleinement celui d'Homère, d'Epictète ou de la Table Ronde. Cela signifie que je cherche mes repères en moi, au plus près de mes racines et non dans un lointain qui m'est parfaitement étranger. Le sanctuaire où je vais me recueillir n'est pas le désert, mais la forêt profonde et mystérieuse de mes origines. Mon livre sacré n'est pas la *Bible*, mais l'*Illiade* (1), poème fondateur de la psyché occidentale, qui a miraculeusement et victorieusement traversé le temps. Un poème qui puise aux mêmes sources que les légendes celtiques et germaniques dont il manifeste la spiritualité, si l'on se donne la peine de le déchiffrer. Pour autant, je ne tire pas un trait sur les siè-

cles chrétiens. La cathédrale de Chartres fait partie de mon univers au même titre que Stonehenge ou le Parthénon. Tel est bien l'héritage qu'il faut assumer. L'histoire des Européens n'est pas simple. Après des millénaires de religion indigène, le christianisme nous fut imposé par une suite d'accidents historiques. Mais il fut lui-même en partie transformé, "barbarisé" par nos ancêtres, les Barbares, Francs et autres. Il fut souvent vécu comme une transposition des anciens cultes. Derrière les saints, on continuait de célébrer les dieux familiers sans se poser de grandes questions. Et dans les monastères, on recopiait souvent les textes antiques sans nécessairement les censurer. Cette permanence est encore vraie aujourd'hui, mais sous d'autres formes, malgré les efforts de prédication biblique. Il me semble notamment nécessaire de prendre en compte l'évolution des traditionalistes qui constituent souvent des îlots de santé, opposant au chaos ambiant leurs familles robustes, leurs enfants nombreux et leur groupement de jeunes en bonne forme. La pérennité de la famille et de la patrie dont ils se réclament, la discipline dans l'éducation, la fermeté dans les épreuves n'ont évidemment rien de spécifiquement chrétien. Ce sont les restes de l'héritage romain et stoïcien qu'avait plus ou moins assumé l'Église jusqu'au début du XXe siècle. Inversement, l'individualisme, le cosmopolitisme actuel, le culpabilisme sont bien entendu les héritages laïcisés du christianisme, comme l'anthropocentrisme extrême et la désacralisation de la nature dans lesquels je vois la source d'une modernité faustienne devenue folle et dont il faudra payer les effets au prix fort.

C G: Dans *Le Cœur rebelle*, vous dites aussi "Les dragons sont vulnérables et mortels. Les héros et les dieux peuvent toujours revenir. Il n'y a de fatalité que dans l'esprit des hommes". On songe à Jünger, que vous avez connu, qui voyait à l'œuvre Titans et Dieux...

D V: Tuer en soi les tentations fatalistes est un exercice qui ne tolère pas de repos. Quant au reste, laissons aux images leur mystère et leurs radiations multiples, sans les éteindre par une interprétation rationnelle. Le dragon appartient de toute éternité à l'imagination occidentale. Il symbolise tour à tour les forces telluriques ou les puissances malfaisantes. C'est par la lutte victorieuse contre un monstre qu'Héraclès, Siegfried ou Thésée ont accédé au statut de héros. A défaut de héros, il n'est pas difficile de reconnaître dans notre époque la présence de divers monstres que je ne crois pas invincibles même s'ils le paraissent.

C G: Dans votre *Dictionnaire amoureux de la chasse* (Plon, 2000), vous dévoilez les secrets d'une passion fort ancienne et vous décrivez à mots couverts les secrets d'une initiation. Que vous ont apporté ces heures de traques, en quoi vous ont-elles transformé, voire transfiguré ?

D V: Malgré son titre, ce *Dictionnaire amoureux* n'a rien d'un dictionnaire. Je l'ai conçu comme un chant panthéiste dont la chasse est le prétexte. Je dois à celle-ci mes plus beaux souvenirs d'enfance. Je lui dois aussi d'avoir pu survivre moralement et de m'être rééquilibré dans les périodes de désespoir affreux qui ont suivi l'effondrement de mes espérances juvéniles. Avec ou sans arme, par la chasse, je fais retour à mes sources nécessaires : la forêt enchantée, le silence, le mystère du sang sauvage, l'ancien compagnonnage clanique. A mes yeux, la chasse n'est pas un sport. C'est un rituel nécessaire où chacun, prédateur ou proie, joue la partition que lui impose sa na-

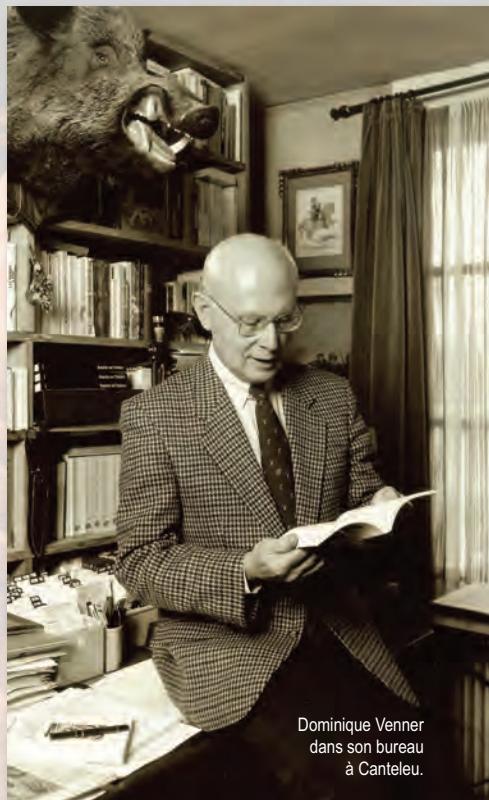
ture. Avec l'enfantement, la mort et les semaines, je crois que la chasse, si elle est vécue dans les règles, est le dernier rite primordial à échapper partiellement aux défigurations et manipulations mortelles de la modernité.

C G: Toujours dans ce livre, vous évoquez plus d'un mythe ancien, plus d'une figure de panthéons encore clandestins. Je pense au mythe de la Chasse sauvage et à la figure de Mithra. Que vous inspirent-ils ?

D V: On pourrait allonger la liste, notamment avec Diane-Artemis, Déesse des enfantements, protectrice des femmes enceintes, des femelles pleines, des enfants vigoureux, de la vie à son aurore. Elle est à la fois la grande prédatrice et la grande protectrice de l'animalité, ce que sont aussi les meilleurs chasseurs. Sa figure s'accorde avec l'idée que les Anciens se faisaient de la nature, tout à l'opposé de l'image douceâtre d'un Jean-Jacques Rousseau et des promeneurs du dimanche. Ils la savaient redoutable aux faibles et inaccessible à la pitié. C'est par la force qu'Artemis défend le royaume inviolable de la sauvagerie. Elle tue férolement les mortels qui, par leurs excès, mettent la nature en péril. Ainsi en fut-il de deux chasseurs enragés, Orion et Actéon. En l'outrageant, ils avaient transgressé les limites au-delà desquelles l'ordre du monde bascule dans le chaos. Le symbole n'a pas vieilli, bien au contraire.

C G: S'il est une figure omniprésente dans votre livre, c'est la forêt, refuge des proscrits et des rebelles...

D V: Toute la littérature du Moyen Age, chansons de geste ou roman du cycle breton, gorgée qu'elle est de spiritualité celtique, brode invariablement sur le thème de la forêt, univers périlleux, refuge des esprits et des fées, des ermites et des insoumis, mais également lieu de purification pour l'âme tourmentée du chevalier, qu'il s'appelle Lancelot, Perceval ou Yvain. En poursuivant un cerf ou un sanglier, le chasseur pénetrait son esprit. En mangeant le cœur du gibier, il





s'appropriait sa force même. Dans le *Lai de Tyolet*, en tuant le chevreuil, le héros devient capable de comprendre l'esprit de la nature sauvage. Je ressens cela très fortement. Pour moi, aller en forêt est beaucoup plus qu'un besoin physique, c'est une nécessité spirituelle.

C G : Pouvez-vous conseiller quelques grands romans de chasse toujours disponibles ?

D V : Je pense d'emblée aux *Veillées de Saint-Hubert* du marquis de Foudras, recueil de nouvelles qui vient d'être réédité par Pygmalion. Foudras était un merveilleux conteur, comme son compatriote et successeur Henri Vincenot - dont il faut lire naturellement *La Billebaude*. Il était à l'univers des châteaux et de l'ancienne vénerie ce que Vincenot est à celui des chauvières et de la braconne. Parmi les grands romans qui font accéder aux mystères de la chasse, je place très haut *Le Guetteur d'ombres* de Pierre Moinot, qui va au-delà du récit littéraire bien ficelé. Dans l'abondante production de Paul Vialar, rendu célèbre par *La*

grande Meute, j'ai un faible pour *La Croule*, nom qui désigne le chant nuptial de la bécasse. C'est un joli roman assez rapide dont le héros est une jeune femme comme on aimerait en rencontrer de temps en temps, et que possède la passion du domaine ancestral. Je suggère aussi de lire *La Forêt perdue*, bref et magnifique roman médiéval dans lequel Maurice Genevoix fait revivre l'esprit de la mythologie celtique à travers la poursuite impossible d'un grand cerf invulnérable par un veneur acharné, en qui l'on découvre une jeune et intrépide cavalière à l'âme pure.

Equinoxe de printemps MMI
<http://archaison.hautetfort.com>

⁽¹⁾ Dominique Venner précise que la traduction âpre et scandaleuse de Leconte de Lisle (vers 1850) a sa préférence. Cette version de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* est disponible en deux volumes aux éditions Pocket.

Héroïne et chasse au tigre dans le PAPAO¹

Le dimanche 26 mai, des fidèles de tous âges se retrouvaient pour une 7e journée dans les pas et dans les pages de Jean Mabire. Cette année, cap sur le sud du Pays d'Auge, avec un réjouissant regain de mobilisation après deux années de « vaches maigres » (et même squelettiques) en termes d'effectif.

Il ne pouvait en être autrement au regard de l'événement tragique de la semaine écoulée : une minute de silence fut tout d'abord observée à la mémoire de Dominique Venner, après qu'aient été lues quelques lignes élogieuses de Maït' Jean sur celui qui fut son camarade et son ami.

De la route du cidre au couloir de la mort

Point de départ de la marche : Camembert, aréotype du village augeron, niché au milieu de paysages de carte postale souvent perçus comme emblématiques de la Normandie.

Mais, on le sait, la carte postale ne donne qu'une image réductrice de la réalité. Elle ne rend évidemment pas compte d'une histoire qui a pu être mouvementée, voire sanglante.

Et en effet, on est aussi ici sur une terre d'invasion et d'affrontement. Romains, Vikings (remontant la Dives et la Touques alors navigables), puis Anglais (pendant la guerre de cent ans) y ont marqué l'histoire à coups d'épée. Et puis, plus près de nous, il y eut les terribles combats d'août 1944...

De là le rendez-vous matinal dans la ville voisine de Vimoutiers², qui présente la particularité d'exposer à la fois une statue de Marie Harel³ et un (rare) exemplaire de char Tigre⁴.

Un raccourci parfait du contraste qu'il nous semblait intéressant de mettre en lumière en cheminant dans ce petit paradis champêtre tout en feuillettant, avec Jean Mabire, quelques pages d'une histoire à la violence souvent insoupçonnée par le touriste.



Les premiers kilomètres avalés et le temps de la pause méridienne venu, le tertre derrière la petite église médiévale de Coudehard offre une fort agréable terrasse, avec vue exceptionnelle sur la plaine de Trun et la lisière de la forêt de Gouffern.

Dans ce cadre bucolique si paisible, il fallait, en vérité, un gros effort d'imagination – et la relecture des récits de JM – pour se représenter les panzers surgissant du couvert de la forêt pour se ruer vers la Dives, puis à l'assaut des positions polonaises, sur la crête où nous nous trouvions...

Et pourtant, c'est bien là que se déroula, les 19 et 20 août 1944, l'épilogue terrible de la bataille de Normandie. Les 5e et 7e armées allemandes prises au piège dans ce que l'on a appelé la poche de Falaise-Chambois, quelques-unes de leurs unités effectuèrent une percée de la dernière chance, au prix de pertes très lourdes, notamment dans le secteur dénommé, depuis lors, le Couloir de la mort⁵.

Au cours de ces combats, s'illustreront particulièrement, côté allié, la 4e DB canadienne et la 1re DB polonaise. Côté allemand, ce furent les troupes d'élite, parachutistes de la 3e DA et unités de la Waffen SS, qui se montrèrent les plus combatives⁶.

C'est dans le décor verdoyant et paisible de « l'une des plus grandes tueries de la guerre »⁷ que nous fîmes résonner les mots de Maît'Jean. Puis nous reprîmes la route, laissant une fois encore derrière nous, dans un coin de Normandie, une couronne de feuillage fleurie, en forme de roue solaire, suspendue à la branche d'un frêne.

Des berges de la Viette à la baignoire de Marat

A la question « Votre héroïne dans l'histoire ? », Jean Mabire répondait: Charlotte Corday⁸.

Une admiration qui n'est guère surprenante face à celle qui, son devoir accompli, affronte la mort avec le courage et la dignité d'un Ragnar Lodbrok; une admiration dont on trouve trace tant dans son Histoire de la Normandie que dans son essai sur Drieu (lui-même auteur d'une pièce de théâtre inspirée par la jeune Normande), ou encore au détour d'une page de son anthologie des poètes normands chantres de l'héritage nordique.

C'est sur les bords de la Viette, dans la propriété familiale du Ronceray⁹, que naît en 1768 ce personnage que l'on dirait tout droit sorti de l'une des tragédies de son illustre ancêtre, Pierre Corneille. Elle achève sa courte vie sur la guillotine à la suite de l'attentat contre le sanguinaire rédacteur de *L'Ami du peuple*¹⁰ qui la fait entrer dans l'histoire, le 13 juillet 1793. « Ce jour-là, écrit Jean Mabire, une toute jeune fille qui avait vingt et un an en 89, va commettre un geste irréparable et solitaire: la normande Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont assassine l'extrémiste Marat et prouve, comme les héroïnes des sagas, qu'un femme seule peut restituer l'antique esprit de vengeance et d'honneur »¹¹.

Et c'est non loin du Ronceray, au terme de cette journée d'hommage actif, qu'après avoir chanté le « précieux breuvage », nous fîmes couler celui-ci dans nos gobelets pour arroser un goûter normand bienvenu et partagé au bord de l'eau.

Chez nous, le devoir de mémoire s'exerce plutôt dans la bonne humeur et la convivialité...

Notes

- 1 Un titre qui sonne comme celui de quelque mauvais roman d'aventures situé dans le Triangle d'or... On voudra bien me pardonner cette petite facétie ! Précisons que l'acronyme administratif PAPAO désigne le Pays d'Argentan – Pays d'Auge Ornais.
- 2 Rasée à 90 % lors des combats d'août 44.
- 3 Jeune paysanne augeronne à qui l'on attribue l'invention du camembert au 18ème siècle.
- 4 Relique de la bataille de Normandie.
- 5 Pour plus de précisions, on peut se reporter, notamment, au site internet du mémorial de Montormel et surtout au livre coécrit par Georges Bernage, *Le Couloir de la mort* (éd. Heimdal, 2012).
- 6 Des unités dont JM a narré les combats, et notamment cet épisode, dans *Les Généraux du diable* (éd. Grancher, 1987), *Panzers SS dans l'enfer normand* et *Les Jeunes fauves du Führer* (éd. Fayard, 1986 et 1976).
- 7 Commentaire du général américain Dwight Eisenhower.
- 8 Il répondait au questionnaire de Proust dans *Contes d'Europe*, tome 2 (éd. du Flambeau, 1992).
- 9 Le Ronceray se trouve en-dessous du village de Champeaux, à l'ouest de Vimoutiers.
- 10 Personnage dont le philosophe Michel Onfray, natif de Chambois (non loin du village natal de Charlotte), dresse un portrait ravageur dans *La Religion du poignard – Éloge de Charlotte Corday* (éd. Galilée - 2009).
- 11 Extrait de *Histoire de la Normandie*, Jean Mabire et Jean-Robert Ragache (éd. France-Empire, 1998).

Photos : Laurent / Pierre-Yves

E.L.M.





Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)